

Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir

de Pierre Desproges
mise en scène Michel Didym



© Eric Didym

25_29 novembre_03

mardi 25 novembre à 20h45
mercredi 26 et jeudi 27 novembre à 19h00
vendredi 28 et samedi 29 novembre à 20h45

théâtre de grammont
Montpellier

durée : **1h40**



Location-réservations

04 67 60 05 45
Opéra-Comédie

Tarifs hors abonnement

Général : 20 €
Réduit : Collégiens/lycéens/étudiants/ groupes: 12,50 €

Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir

Textes et chansons de **Pierre Desproges**

Adaptation de **Hélène Desproges** et **Michel Didym**

Mise en scène **Michel Didym**

Musique **Johann Riche**

Assistant mise en scène **Benjamin Lazar**

Collaboration artistique **Cécile Bon** et **Anne Fischer**

Lumière **Joël Hourbeigt**

Scénographie **Michel Launay**

Costumes **Marie Pawlotsky**

Réalisation Costumes **Atelier Judith Husch**

Maquillages **Arno Ventura**

Direction technique **Olivier Irthum**

Régie générale **Marc Labourguigne**

Régie son **Yann Le Quinio**

Réalisation des décors **Atelier du Théâtre Marigny**

Réalisation de l'ours **Mogalito H Ram**

Réalisation des masques **Anton Feuillette**

avec

Philippe Fretun

Daniel Martin

Clotilde Mollet

Johann Riche

Création au Théâtre de la Ville – Les Abbesses - Paris
du 22 avril au 11 mai 2003

Co-production
Compagnie Boomerang – Théâtre de la Ville - Paris
Espace Malraux Scène Nationale de Chambéry et de la Savoie
Théâtre Jean-Lurçat – Scène Nationale d'Aubusson

« Je suis un artiste
dégagé.
Je ne peux pas être
engagé.
A part la droite, il n'y a
rien au monde que je
méprise autant que la
gauche. Et d'ailleurs
quelle gauche ? (...) Je
suis un artiste dégagé. Ce
qui ne veut pas dire que je
ne ressens pas les
problèmes de mon époque
avec la même acuité de
cœur que n'importe quel
pourri de droite ou de
gauche qui se précipite à
la télé chaque fois qu'un
drame social lui permet
de montrer son émotion à
tous les passants. Dégagé,
oui, indifférent non. Les
injustices sociales me
révoltent. »

Pierre Desproges



LES ANIMAUX NE SAVENT PAS QU'ILS VONT MOURIR
de **Pierre Desproges** - mise en scène **Michel Didym**
photo : © **Eric Didym** mention obligatoire (photo libre de droits)

« *La seule certitude que j'ai, c'est d'être dans le doute.* »

Pierre Desproges

La pièce

Desproges touche aux régions de l'âme où ça fait mal. Et comme il dit, « *ça fait moins mal quand on en a ri* ».

S'il cultive l'humour de cimetièrre, c'est que la mort est une nuisance majeure. Féroce amateur de bonheur, il est teigneux avec les nuisances, même mineures, comme les cintres qui vous giclent au nez dans les penderies. Il a tous les culots, toutes les libertés, et il adore aller trop loin, avec élégance, en toute fraîcheur, et sans filet. C'est un provocateur viscéral, mais, en dehors de quelques « imbéciles répertoriés », tout le monde a compris qu'avant de provoquer Leprince-Ringuet et les coiffeurs (dont il n'a rien à foutre en réalité) il se provoque lui-même, de préférence sur les sujets sensibles : « *Je pleure chaque fois qu'un de mes enfants meurt. Là, ils vont bien.* » C'est pour ça qu'il nous était si utile. Il nous défendait contre les cons, l'ennui, le chagrin et la mort. Et ce qui ne va pas aujourd'hui, c'est que les cons, l'ennui, le chagrin et la mort sont en pleine forme, et lui, il est muet.

Marie-Ange Guillaume

A la fois essayiste, pourfendeur, romancier, chroniqueur haineux, dramaturge et moraliste, Pierre Desproges a écrit au cours de sa carrière une œuvre aux facettes multiples, d'une vision stupéfiante de l'actualité, du Manuel de savoir vivre, et de l'émission télé pompeuse, chafouine, cynique, surréalistico-anacho-farfeluesque, au polar provincial et aux textes de scènes.

Il a dit beaucoup de ses textes lui-même et les a marqués de son personnage hautain.

Certaines fois, sa verve s'adoucit, et sa plume se fait plus poétique, plus proche des instants de nostalgie où il évoque les Bordeaux-vieux ou le Paris de ses jeunes années.

Mais voilà, il reste une multitude d'écrits pas encore vus, ou entendus. La précision chirurgicale de son style, l'élégance de son propos m'ont poussé à relire Desproges et m'ont donné l'envie de le monter sur scène, de détacher l'écrit de l'écrivain, du personnage.

Un univers extrêmement élaboré et une vision du monde que vont s'approprier un trio d'acteurs, Philippe Fretun, Daniel Martin et Clotilde Mollet, accompagné de musiciens. Ils vont vous donner à entendre ce que Desproges ne peut plus nous dire.

Pour la première fois, depuis sa disparition, le théâtre s'empare de ses écrits, les revisite sur scène, et confirme la place singulière de cet auteur, celle du Poète et de son regard sur nous.

Michel Didym, Février 2002

« L'homme est le seul animal vraiment féroce... »

Vous efforcez-vous de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer ?

« Je n'ai pas besoin de me forcer pour rire, ce qui n'exclut pas les larmes. Je ne ris d'ailleurs que des choses qui me font pleurer en secret. Mais il y a une impudeur à pleurer en public. Je n'aime pas forcément les gens qui me font rire : Hitler me fait rire parfois, mais je ne l'aime pas... Comme peintre, il était nul ! »

« Au fond, l'homme est bon ». Le pensez-vous sincèrement ?

« Non. Au contraire, l'homme est le seul animal vraiment féroce. L'homme est bon avant l'âge de quatre ans et après la sénilité totale : il est bon quand il est irresponsable, pas pendant la période intermédiaire. »

Pensez-vous que votre œuvre restera dans l'histoire de la pensée contemporaine ?

« Oui, quelques semaines encore. Avez-vous remarqué que les humoristes, les gens qui font rire n'existent vraiment qu'après leur mort ? Pierre Dac, Francis Blanche, de Funès étaient des cuistres, des palefreniers de leur vivant. A présent on leur tresse des couronnes. Si je mourais cette semaine, on trouverait génial ce que j'ai fait la semaine dernière. »

Propos et fou rire partagés et recueillis par
Pierre Monier 1988

L'homme. Remarquons au passage que si l'on dit « les animaux » au pluriel, on dit « l'homme » au singulier. Parce que l'homme est unique. De même, nous dirons que les animaux font des crottes, alors que l'homme sème la merde. L'homme est un être doué d'intelligence. Sans son intelligence, il jouerait dans l'herbe ou ferait des bulles au lieu de penser au printemps dans les embouteillages.

Grâce à son intelligence, l'homme peut visser des boulons chez Renault jusqu'à soixante ans sans tirer sur sa laisse. Il arrive aussi, mais moins souvent, que l'homme utilise son intelligence pour donner à l'humanité la possibilité de se détruire en une seconde. On dit alors qu'il est supérieurement intelligent. C'est le cas de M. Einstein, qui est malheureusement mort trop tard, ou de M. Sakharov, qui s'est converti dans l'humanisme enfermé, trop tard également.

Les hommes ne mangent pas de la même façon selon qu'ils vivent dans le Nord ou dans le Sud du monde.

Dans le Nord du monde, ils se groupent autour d'une table. Ils mangent des sucres lourds et des animaux gras en s'appelant « cher ami » puis succombent étouffés dans leur graisse en disant « docteur, docteur. »

Dans le Sud du monde, ils sucent des cailloux ou des pattes de vautours morts et meurent aussi, tout secs et désolés, et penchés comme les roses qu'on oublie d'arroser.

Pour se reproduire, les hommes se mettent des petites graines dans le derrière en disant : « Ah oui, Germaine. »

Extrait : *Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir*

Pierre Desproges

- 1939 Naissance à Pantin.
- 1967 Vendeur d'assurance vie.
Enquêteur pour l'IFOP.
Auteur de romans photos pour la **Vallée des Chaumières**.
Rédacteur au courrier du cœur de **Bonne soirée**.
- 1968 Directeur commercial d'une fabrique de fausses poutres en polystyrène.
- 1969 Pronostiqueur à **Paris turf**.
- 1970 Devient pour six ans journaliste à **l'Aurore**.
- 1975-77 Grand reporter au **Petit Rapporteur** de Jacques Martin sur Antenne 2.
Apparaît sur la scène de l'Olympia dans le spectacle de **Thierry Le Luron**.
- 1978-79 Sur les ondes de France Inter dans **Saltimbanques** de Jean Louis Foulquier et aux cotés de Thierry Le Luron dans **Des parasites sur l'antenne**.

Création avec Evelyne Grandjean **Qu'elle était verte ma salade** au théâtre des 400 coups.
Du varech dans mes espadrilles l'été sur France Inter.
Première partie du spectacle de **Le Luron** à Bobino
- 1980 Présence quotidienne sur France Inter dans **Le Luron de Midi**
puis dans le **Tribunal des Flagrants délires** avec Claude Villers et Luis Rego
Auteur interprète de **Corbinou**, émission pour les enfants sur TF1
- 1981 Collaboration régulière à **Pilote**
Parution de **Manuel de savoir-vivre à l'usage des rustres et des malpolis**
Emission hebdomadaire sur **RMC** avec Michel Denisot et Valérie Mairesse **Si c'est pour la culture on a déjà donné**.
- 1982 Participe à la création de **Merci Bernard** sur FR3.
Création sur FR3 de **la Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède** (cent épisodes).
- 1983 Poursuit sa carrière de procureur du **Tribunal** sur France Inter et sa **Minute nécessaire**.
Parution de **Vivons heureux en attendant la mort**.
- 1984 Trois mois sur la scène du **théâtre Fontaine**.
Edition de l'enregistrement du spectacle en double album.
- 1985 Tournée du spectacle (200 dates).
Parution du **Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis**.
Parution de son premier roman **Des femmes qui tombent**.
- 1986 Emission quotidienne sur France Inter **Les Chroniques de la haine ordinaire**.
- 1986 Spectacle au théâtre Grévin **Desproges se donne en spectacle**.
- 1987-88 Tournée du spectacle.
Parution des **Chroniques de la haine ordinaire**.
- 1988 avril « Pierre Desproges est mort d'un cancer. Etonnant, non ? »

Michel Didym

Après une formation à l'École Nationale Supérieure d'Art Dramatique de Strasbourg, Michel Didym a joué, notamment, sous la direction de **Georges Lavaudant** et d'**Alain Françon** dont il a été l'assistant sur plusieurs spectacles.

En 1986, il est membre fondateur des **APA** (Acteurs Producteurs Associés) avec André Wilms, Evelyne Didi, Anouk Grimberg, André Marcon, Sophie Loukachevsky, Anne Alvaro, et il réalise sa première mise en scène en collaboration avec Charles Berling, **Succubation d'incube**, d'après les rencontres des surréalistes sur la sexualité.

En 1989, lauréat du prix Villa Médicis-hors les murs, il dirige plusieurs ateliers à New -York et à San Francisco sur des textes contemporains français.

À son retour, en 1990, il fonde en Lorraine, la **Compagnie Boomerang** dont le travail est résolument tourné vers le répertoire contemporain. Il met en scène: **Ruines Romaines** de Philippe Minyana, à la Grande Halle du parc de la Villette; **Boomerang, le salon rouge** de Philippe Minyana, au Théâtre de la Bastille ; **Lisbeth est complètement pété**e d'Armando Llamas, à Théâtre Ouvert ; **La Nuit juste avant les forêts** de Bernard-Marie Koltès, à l'Abbaye des Prémontrés; **le Dernier Sursaut** de Michel Vinaver, à l'Opéra Théâtre de Metz.

En 1993, il est invité au Festival d'Avignon pour la première version de **La Rue du Château** d'après les rencontres des surréalistes sur la sexualité. L'année suivante, il met en scène **Visiteur** de Botho Strauss au Théâtre de la Ville et est également professeur à l'ENSATT. Désireux d'approfondir sa relation avec le théâtre contemporain, il fonde en 1995 avec sa Compagnie Boomerang **La mousson d'été**, événement annuel destiné à la promotion des écritures contemporaines, qui a lieu fin août à l'Abbaye des Prémontrés.

En 1996, il met en scène la seconde version de **La Rue du Château** au Théâtre de la Tempête. Il met également en scène plusieurs opéras. Il interprète et met en scène, en collaboration avec Alain Françon, **le Dépeupleur** de Samuel Beckett au Théâtre de l'Athénée. À l'occasion du cinquantième anniversaire du Festival d'Avignon, il tient l'un des rôles principaux dans **Edouard II** de Marlowe mis en scène par Alain Françon dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes. Il crée **Chasse aux rats** de Peter Turrini pendant la Mousson d'été. En 1998, il crée **Le Miracle** de Gyorgy Schwajda à l'Hippodrome, Scène Nationale de Douai et au Théâtre National de la Colline.

En 1999, Michel Didym met en espace, dans le cadre des Chantiers de Théâtre Ouvert, **Le Langue-à-Langue des chiens de roche** de Daniel Danis.

Il met en scène **Sallinger** de Bernard-Marie Koltès à l'Hippodrome, Scène Nationale de Douai et au Théâtre de la Ville -Les Abbesses. Il met en scène et interprète **La Nuit juste avant les forêts** de Bernard-Marie Koltès, avec la collaboration artistique d'Alain Françon, pour l'inauguration du Théâtre du Saulcy, Metz.

En 2000, il crée **Yacobi et Leidenthal** de Hanoeh Levin au Festival d'Avignon et met en espace, dans le cadre des Chantiers de Théâtre Ouvert, **Badier Grégoire** d'Emmanuel Darley.

En 2001, il fonde **La Meec (Maison européenne des écritures contemporaines)** qui a pour mission de favoriser l'échange de textes, la traduction d'auteurs français et européens et leur création, et collabore avec la Comédie-Française : **la Mousson d'été à Paris**. A l'instigation de la Maison Antoine Vitez, il poursuit la découverte et la promotion d'écritures des pays de l'Est au Festival d'Avignon et entame un partenariat avec France Culture et la Chartreuse de Villeneuve-Lez-Avignon.

En novembre 2001 il crée à la demande de Marcel Bozonnet nouvel administrateur de la Comédie Française, **Le Langue-à-Langue des chiens de roche** de Daniel Danis au Théâtre du Vieux Colombier et en Lorraine.

En 2002, il crée **Et puis quand le jour c'est levé, je me suis endormie** de Serge Valletti et **Normalement** de Christine Angot au Théâtre National de la Colline.

Il est directeur artistique de la saison théâtrale française en Amérique Latine, organisée par L'AFAA (Ministère des affaires étrangères) en 2003-2004.

Desproges ricane encore

Son humour au vitriol ressuscite dans un spectacle décapant.

On n'avait plus l'habitude d'entendre sur scène parole si insolente ; paradoxes si impitoyables sur l'humaine condition, ses hypocrisies, ses lâchetés... C'est peu de dire que la parole de Pierre Desproges – mort d'un cancer en 1988, à l'âge de 51 ans – réveille nos consciences molles, nos individualismes repus. Elle le électrocute. Avec ses incessantes décharges d'humour absurde, de noirs délires, ce verbe-là nous met avec violence face à nos préjugés, nos aveuglements, nos contradictions. Car c'est bien d'une langue superbement construite, travaillée, voire sophistiquée qu'il s'agit. S'il se lamentait de n'être pas Paul Claudel (ni Paul Newman, d'ailleurs), le teigneux moraliste des années 80 maniait les mots avec une élégance, un brio dans le meilleur style réputé « français ». Entré La Fontaine, Guitry et Ionesco.

Mais, sans doute, son agressive présence en scène – mi-clown triste, mi-cinglant procureur, mi-

rêveur, mi-aboyeur – cacha longtemps l'écrivain derrière l'acteur humoriste. Quinze ans après sa disparition, Michel Didym et son quatuor d'acteurs musiciens nous le révèlent sous ses plus rares facettes. Pas évident de bâtir un spectacle autour de ces textes anciens ou inédits, au vitriol ou tendrement écorchés, grotesques ou sauvagement réalistes. La bande a réussi, tricotant avec facilité un dérangeant patchwork où résonne en permanence le ricanement de la mort. Celle dont Desproges se savait proche et qui lui donnait cette distance aigre-douce avec les hommes et les choses.

Sur scène, le gigantesque squelette d'un chien. Ou d'un quelconque animal, de ceux en tout cas qui ont la chance de ne pas savoir qu'ils vont mourir, puisque c'est l'unique différence que l'auteur voyait entre eux, les animaux, et nous, les humains ; au fond, de vagues fresques préhistoriques dessinés par nos lointains an-

cêtres. L'homme a-t-il jamais évolué ? Pas vraiment, estime le satiriste, qui dresse ici un féroce tableau de nos compromissions, de nos démissions. On meurt... de rire. Le trait est si cruel, si constamment décalé, insensé. Les acteurs – Daniel Martin, Philippe Fretun, Clotilde Mollet et même l'accordéoniste, omniprésent, Johann Riche – jouent avec tant de virtuosité de ces différences de ton, composent sous nos yeux un cabaret si détraqué. Qu'ils singent *L'Angélus*, de Millet, s'explotent en gïgues bretonnes, parodient conférence ou recette de cuisine, inventent une fanfare jazzy bluesy ou confient des états d'âme crépusculaires entre deux gags trop ringards pour être honnêtes, on se régale de tant d'inventions méchantes. De ce joyeux music-hall assassin ●

Fabienne Pascaud

Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir, textes et chansons de Pierre Desproges, mise en scène de Michel Didym. Jusqu'au 10 mai au Théâtre des Abbesses (20h30). Tél. : 01-42-74-22-77.

THÉÂTRE

Jubilatoire

LES ANIMAUX NE SAVENT PAS QU'ILS VONT MOURIR
de Pierre Desproges

Avec Philippe Fretun,
Daniel Martin, Clotilde Mollet,
Johann Riche.
*Trois comédiens et un
accordéoniste redonnent vie à
la « hargneuse loufoquerie »
d'un humoriste toujours
regretté. Une soirée
nécessaire... et savoureuse.*
Théâtre des Abbesses,
01.48.87.54.42, jusqu'au 10 mai,
puis en tournée jusqu'à fin
novembre.

Le saviez-vous ? Le règne animal se compose de trois parties : les animaux, qui passent leur temps à faire des bulles au lieu d'aller au bureau, l'homme, qui peut visser des boulons chez Renault jusqu'à soixante ans et, grâce à son intelligence, détruire l'humanité, et les « minuscules », les enfants. Quant à la femme, qui remonte à la plus haute antiquité, et elle est sans doute l'égale du cheval, mais a-t-elle une âme ? Certes, elle dispose d'un foie et de deux reins, mais le ragondin velouté du marais poitevin aussi... Et quand on sait qu'il en est une, pourtant « infiniment inhabituelle », qui a mis de l'eau dans un verre de château figeac 71...

Il nous l'avait bien dit, Pierre Desproges, « *il ne faut pas se laisser abattre, on n'est pas des bœufs* ». Mais quand, il y a quinze ans déjà, on a appris que le « *cancer de biais* » qui le rongeaient comme un crabe avait fini par gagner la partie – pourtant, le jour où il avait appris son existence, il avait « *bouffé un tourteau, ça faisait un partout* » – on a eu du mal à le suivre. A cinquante et un ans, il nous privait à jamais de « *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède* » et autres « *Chroniques de la haine ordinaire* » dont, à la télévision et à la radio, l'humour décalé, provocateur, mais lucide, parfois froidement cinglant, toujours irrésistible de drôlerie surréaliste, servait de contrepoison né-

cessaire aux informations déjà souvent affligeantes. Il n'a pas trouvé de successeur. C'est dire le bonheur que l'on éprouve à le retrouver, ici, tel qu'il fut et qu'il n'a pas vieilli, dans un spectacle à quatre voix – trois comédiens, un musicien – qui, avec la bénédiction de sa femme, Hélène, réunit un choix de ses textes, certains connus, d'autres inédits, entrecoupés de chansons (de la complainte de la ménagère adultère au bébé qui a bobo, en un savoureux mélange de Boris Vian et de Bobby Lapointe, dont on ne se souvenait pas) et de guillerettes punctuations musicales.

Le plaisir de fustiger les clichés

Tout est là. Ses colères contre le racisme, l'intolérance (avec un sketch au troisième degré, féroce, « *l'Association des non-handicapés de France* »), la vieillesse, impitoyablement décrite, son anticléricalisme insolent, son goût des jolies femmes et des bons vins, sa truculence pour parler du sexe, son plaisir de fustiger les clichés (on rit aux larmes à la lecture à trois voix d'un texte jargonneux), son amour, finalement, de la vie, en même temps que sa permanente obsession de la mort...

Michel Dydin, qui met en scène ce spectacle vraiment jubilatoire, a eu raison d'oser, pour la première fois, faire vivre sur scène l'univers « *hargneusement loufoque* » de Desproges à travers d'autres interprètes. Il a su réunir, dans un décor dominé par un grand squelette d'animal et simplement meublé de bancs et d'un retable sur roulettes de l'« *Angélu* » de Millet trois comédiens idéaux, Philippe Fretun, Daniel Martin, Clotilde Mollet, qui sont aussi chanteurs et musiciens et qui, avec l'accordéoniste Johann Riche, se renvoient sans jamais manquer la balle qui toujours fait mouche. « *Sous le nez rouge du clown c'est le cœur gonflé d'amour d'un être exquis qui bat tout bas* » que Pierre Desproges cachait soigneusement : il avait peur qu'on l'aime. Tant pis pour lui. On l'aime... plus que jamais !

A. C.